Document généré le 20 avr. 2024 00:19

Liaison

La singulière pluralité de Ron Davis

Dominique Denis

Numéro 126, printemps 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41221ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Denis, D. (2005). Compte rendu de [La singulière pluralité de Ron Davis]. *Liaison*, (126), 41–41.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La singulière pluralité de Ron Davis

Dominique Denis

En parcourant le C.V. du pianiste torontois Ron Davis, on se dit qu'il y a forcément erreur sur la personne, ou que l'ordinateur a dû mélanger ses fichiers, entrelaçant trois vies en un improbable document. Comment un type dans la quarantaine a-t-il trouvé le temps et l'énergie d'œuvrer tour à tour — et parfois simultanément — dans les domaines du droit, de la linguistique et du jazz, multipliant articles, cours et colloques au passage, en plus de courir quelques marathons à ses heures perdues ?

Ce n'est qu'au fil de nos échanges, alors qu'un de ses courriels me parvient aux aurores, que je découvre le secret de son ubiquité : Ron Davis n'arrête jamais pour souffler, et à peine pour dormir. Lors de l'intense travail menant à l'enregistrement de *Shimmering Rhythm* (« rythmes scintillants »), il aura fallu une mononucléose pour que son train d'enfer s'arrête quelques jours à la gare.

Mais Davis assume son emploi du temps aussi philosophiquement que son cheminement professionnel, qui l'a vu côtoyer l'éminent juriste Eddie Greenspan et mener des recherches en sémiolinguistique à l'Université de Toronto, avant de se tourner vers le jazz à temps plein à partir de 1997. « Tout ce que j'ai fait dans la vie informe ma musique », confie-t-il. « En droit, on doit pratiquer un certain " analytisme " cartésien, tandis qu'en linguistique, il faut trouver l'abstrait dans la matière concrète du langage. Et dans ma musique, il y a une abstraction dans un cadre qui respecte les formes traditionnelles. »

En fait, toute la démarche artistique de Ron Davis se nourrit de dualités, à commencer par ses deux grands amours, le jazz et le classique, incarnés respectivement par le piano d'Art Tatum (« la grande exception ! ») et le violon de Jasha Heifetz. « Venant d'Europe de l'Est, mes parents m'ont transmis un profond respect pour le classique, qui est resté ma musique de référence. D'ailleurs, je me considère moins comme un pianiste de jazz que comme un pianiste classique échoué », ironise-t-il.

Pas étonnant que *Shimmering Rhythm*, qui sera lancé en mai, nous fasse l'effet d'un numéro d'équilibriste. Basé sur les orchestrations de Tania Gill, qui greffent un violoncelle, un alto et une clarinette au trio de Davis, l'album multiplie les surprises, glissant une fugue à trois voix au détour d'un véloce be-bop, pour ensuite baliser un vaste espace d'improvisation pianistique au cœur d'un hymne de Vaughan Williams. Et si l'album *Les Angéliques* (inspiré du poème de Nelligan) offre à la contralto Jean Stillwell une mélodie d'une lenteur souveraine, l'irrépressible *Pawpwalk* s'écoute comme une version *Blue Note* du thème de Charlie Brown. Bref, il y a là de tout pour tous.

Pour Ron Davis, cette polyvalence allait de soi, mais elle représente également un choix stratégique. « Le pari, c'était de me donner accès à plusieurs publics en leur offrant différentes portes d'entrée », explique-t-il. Même lorsqu'elles nous promènent de décor en décor, ses compositions n'ont guère besoin d'être apprivoisées par l'intellect avant de conquérir les sens. Bien qu'il parle couramment le bop, le pianiste est trop attaché à la mélodie et aux formes établies — tant classiques que populaires — pour n'y voir qu'un tremplin vers l'improvisation. « Ron aime les grands gestes. Sa musique reflète son amour du répertoire classique, surtout des néo-romantiques », estime Tania Gill. « On l'entend dans ses harmonies et dans ses solos, conçus de façon à s'intégrer aux arrangements. »

Mais cette pluralité n'est-elle pas un refus, conscient ou non, d'aller au bout d'une démarche donnée ? Trahit-elle la curiosité impatiente d'un esprit qui s'approprie tout, papillonnant entre la sémiotique du rire, les formes du baroque et le rythme syncopé du ragtime ? « Ron apprend dix fois plus vite que les autres, et il a une capacité de synthèse extraordinaire », confirme le linguiste Pierre Léon, de l'Université de Toronto. « Mais au risque de sembler péjoratif, j'ai parfois l'impression qu'il joue les amuseurs. J'aimerais qu'il se mette dans la peau de Mozart et se dise : " Maintenant, c'est à moi de le faire ", au lieu de virevolter à droite et à gauche. Il a tellement d'atouts qu'il serait capable de les rassembler en un gros morceau. »

Nul doute que *Shimmering Rhythm* joue sur trop de tableaux pour représenter le *magnum opus* en question. D'ailleurs, Davis a raison de douter que le public nourri au biberon de Much Music puisse — ou veuille — consacrer le temps qu'exigent des œuvres plus ambitieuses. Néanmoins, l'album consacre un mélodiste singulièrement doué qui, pour la première fois, se donne les moyens de ses ambitions.

S'inscrivant en dehors des paramètres commerciaux du jazz, l'album trahit un sens du risque calculé, qui va au-delà de ses choix artistiques. Mettant la charrue devant les bœufs, Davis a liquidé ses actifs pour réaliser l'album tel qu'il entendait, confiant qu'une maison de disques emboîterait le pas en temps et lieu. « J'ai dû encaisser tous mes REER, mais cela me semble un sacrifice assez banal. C'était ça ou une maison, mais j'ai préféré ça », lance-t-il dans un sourire. « Si le projet ne me rapporte pas ce que j'y ai investi, *that's fine*. Quand j'aurai 90 ans, je pourrai dire que j'ai fait ce que j'ai voulu. »

Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre sa matière grise à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto, *lorsqu'il n'anime pas* Mélofolie, *une émission d'été sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Il est aussi chroniqueur à l'émission hebdomadaire* Panorama *de TFO.*

Photo : Frank Nagy